



Henri Rey-Flaud

**Les enfants  
de l'indicible peur**

Nouveau regard sur l'autisme

*Aubier*

*La psychanalyse  
prise au mot*

# Henri Rey-Flaud

## Les enfants de l'indicible peur

**Henri Rey-Flaud,**  
*psychanalyste,*  
*a enseigné*  
*la psychanalyse*  
*à l'université Paul-*  
*Valéry de Montpellier.*  
*Il est l'auteur de*  
*plusieurs ouvrages*  
*dont « Et Moïse*  
*créa les Juifs... »*  
*Le testament de*  
*Freud (Aubier, 2006)*  
*et L'enfant qui*  
*s'est arrêté au*  
*seuil du langage.*  
*Comprendre l'autisme*  
*(Flammarion, 2008 ;*  
*rééd. coll.*  
*« Champs », 2010).*

Ce livre met en lumière un visage inconnu de l'enfant autiste. Si cet enfant n'est jamais entré dans le « monde des gens », c'est qu'il a été frappé d'une indicible peur devant son étrangeté et médusé par sa beauté. Cette révélation rend la figure du petit garçon ou de la petite fille hors du temps et hors d'atteinte tout à coup moins énigmatique.

C'est non seulement cette rencontre manquée avec l'Autre que Henri Rey-Flaud nous fait découvrir, mais encore les stratégies savantes mises en œuvre par l'enfant pour ne pas être submergé par le réel, ni emporté par la dynamique du langage : ainsi Sarah accrochée à son coquillage-fétiche ou Antonio maniant son miroir, lieu de sa disparition et de sa renaissance. Que ces défenses soient insuffisantes à contenir sa peur, c'est ce dont témoigne la façon qu'il a de murer son regard, sa voix et son corps. Une rétention, quelquefois totale, difficile à soutenir pour les parents. Mais la forteresse dans laquelle il se replie n'est pas vide : un guetteur veille en permanence, attentif à l'Autre redouté et, on ne le sait pas, souvent attendu. Son visage « partagé par le milieu », selon la formule d'un patient, un œil tourné vers l'intérieur et l'autre vers le monde, exprime cette contradiction. Le lien subtil ainsi maintenu avec la communauté des hommes montre que de telles conduites de retrait ne sont pas l'effet d'une incapacité mais d'un refus résolu qui invalide la mise en cause brutale des parents, avancée par les premiers spécialistes.

L'enfant autiste présente une figure inédite du « non-agir » promu par les sagesses orientales, qui détermine son rapport paradoxal à la « normalité » et montre que la guérison, dans son cas, signifie rompre le charme, lever l'enchantement qui le tient prisonnier.

Enfant © Nick Danziger/Prior's  
Court Foundation/Contact Press Images

*Aubier* | *La psychanalyse*  
*prise au mot*

# LES ENFANTS DE L'INDICIBLE PEUR

Nouveau regard sur l'autisme

La psychanalyse prise au mot  
(collection dirigée par René Major)

DU MÊME AUTEUR

- Pour une dramaturgie du Moyen Âge*, Paris, PUF, 1980  
*La Névrose courtoise*, Paris, Navarin, 1983  
*Le Charivari. Les rituels fondamentaux de la sexualité*, Paris, Payot, 1985  
*Comment Freud inventa le fétichisme... et réinventa la psychanalyse (1905-1914)*, Paris, Payot, 1994  
*L'Éloge du rien. Pourquoi l'obsessionnel et le pervers échouent là où l'hystérique réussit*, Paris, Seuil, 1996 ; rééd. 2010 sous le titre *L'Éloge du rien. Il faut croire quelque chose dans le monde*  
*Autour du Malaise dans la culture de Freud*, en collaboration avec Jacques Le Rider, Michel Plon et Gérard Raullet, Paris, PUF, 1998  
*Le Sphinx et le Graal. Le secret et l'énigme*, Paris, Payot, 1998  
*Le Cercle magique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1973 (nouvelle édition revue et augmentée, Genève, Slatkine reprints, 1998)  
*Le Chevalier, l'Autre et la Mort*, Paris, Payot, 1999  
*Le Démenti pervers. Le refoulé et l'oublié*, Paris, Aubier, 2002  
*La Pulsion de mort. Entre psychanalyse et philosophie*, en collaboration avec Michel Plon, Paris, Érés, 2004  
« *Et Moïse créa les Juifs...* » *Le testament de Freud*, Aubier, 2006  
*La Vérité. Entre psychanalyse et philosophie*, en collaboration avec Michel Plon, Paris, Érés, 2007  
*L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage. Comprendre l'autisme*, Paris, Aubier, 2008  
*Croyance et Communauté* (avec J.-D. Causse, sous la dir.), Montrouge, Bayard, 2010

Henri Rey-Flaud

LES ENFANTS  
DE L'INDICIBLE PEUR

Nouveau regard sur l'autisme

Aubier

© Flammarion, 2010  
ISBN : 978-2-7007-0402-0

## Avant-propos

# LA VÉRITÉ N'APPARTIENT À PERSONNE

### *L'autisme en question*

Depuis sa reconnaissance en 1943 par le pédo-psychiatre américain Leo Kanner, l'autisme a conservé un caractère d'énigme. Des enfants qui, dès les premiers temps de leur vie, apparaissent coupés de leur entourage, fuyant le regard de l'adulte et se dégageant violemment de toute étreinte pour s'enfermer dans un mutisme absolu, ont toujours été ressentis par les parents comme une malédiction dont seule la science pourrait peut-être leur donner un jour l'explication<sup>1</sup>.

---

1. À côté de l'autisme infantile précoce (autisme archaïque) ont été reconnus à la même date par Hans Asperger d'autres patients, quelquefois dotés de facultés de calcul ou de mémorisation qui leur ont valu le nom d'autistes « évolués », « savants » ou « de haut niveau ». Nous découvrirons dans ce livre le lien intime qui unit ces deux formes d'autisme. (Voir Leo Kanner, « Autistic disturbances of affective contact », *Nervous Child*, 2, 3, 1942-1943, p. 217-230, traduction française in Gérard Berquez, *L'Autisme infantile. Introduction à une clinique relationnelle selon Kanner*, Paris, PUF, 1983, et Hans Asperger, *Die autistischen Psychopathen im Kindesalter* [1944], traduction anglaise in Uta Frith, *Autism and Asperger Syndrome*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.)

La recherche moderne en biologie a répondu à l'attente des parents en présentant le cerveau comme le lieu d'opérations de nature électrochimique, programmées par le patrimoine génétique et véhiculées par des réseaux de neurones, soit une sorte d'ordinateur sophistiqué, réparable et modifiable. Dès lors, le substrat organique des processus de pensée, qui dans l'ancienne représentation des choses fournissait les conditions de la fonctionnalité, devint l'opérateur de la fonctionnalité elle-même. En attendant l'identification de l'élément neurologique ou génétique défectueux, il était immédiatement possible, selon ces spécialistes, de mettre en œuvre pour les autistes des pratiques d'adaptation susceptibles de corriger leur comportement et d'obtenir d'eux une insertion minimale dans le monde des enfants normaux.

Telle est la conception de l'autisme qui s'est aujourd'hui imposée aux associations de parents, aux médias et aux responsables politiques en charge de ce dossier. Du fait de cet élan irrésistible, personne ne s'aperçut que, dans l'attente messianique de la révélation des causes organiques de cette affection, la signification psychique du retrait de ces petits patients, c'est-à-dire la question du sens de leur monde, avait été complètement ignorée, ce qui revenait à redoubler et à sceller l'exclusion de ces infortunés.

En regard du déterminisme organo-génétique, qui condamne à sa naissance l'autiste à un destin écrit d'avance, la psychanalyse maintient que le sujet humain est toujours en puissance de répondre librement à l'adresse primordiale de l'Autre (incarné, à l'orée de la vie, par le visage maternel) et qu'aucune fatalité n'a barre sur cette liberté. Dès lors, l'autisme n'apparaît plus comme une maladie ni comme un handicap mais comme une position de réticence énigmatique à l'égard de l'Autre, manifestée par le petit d'homme usant de ses droits.

Or aujourd'hui, quand on interroge l'ostracisme à l'égard de l'Autre affiché par ces petits rebelles, il est possible de reconnaître les raisons de leur position et, au-delà, les conditions qui ont déterminé leur retrait originel. Pour peu qu'on les considère avec attention et intérêt, les conduites et les pratiques quotidiennes de ces enfants laissent entrevoir en effet un univers psychique complexe et insoupçonné que la recherche scientifique, menée en laboratoire, avait occulté, vérifiant par là la sentence de Jim Sinclair, autiste « de haut niveau<sup>1</sup> » : « Approchez respectueusement, sans préjugés et ouverts à [l'idée d']apprendre de nouvelles choses, et vous trouverez un monde que vous n'auriez jamais pu imaginer<sup>2</sup>. »

La révélation de ce monde, passionnante et bouleversante, rend inexplicable l'abandon dont ces enfants ont été pendant si longtemps l'objet.

### *De quelques phénomènes énigmatiques*

Comment être resté sourd et aveugle, se demandera-t-on, devant ces enfants qui ont babillé joyeusement aux premiers mois de leur existence, faisant résonner la maison de leurs cris d'oiseau, puis ont semblé hésiter, et se sont tus pour finir par s'enfermer dans une retraite où progressivement plus personne n'était en mesure de les atteindre ? Comment ne pas avoir été frappé de stupeur devant ces adolescents mutiques depuis toujours, qui

---

1. Voir la note précédente.

2. Jim Sinclair, « Don't mourn for us. Autism Network International », *Our Voice. Newsletter of Autism Network International*, 1, 3, 1993, cité par Jean-Claude Maleval, *L'Autiste et sa voix*, Paris, Seuil, 2009, p. 327.

donnent à entendre à l'improviste des prises de parole fulgurantes avant de s'enfermer aussitôt et à jamais dans la nuit ? Comment avoir négligé les mille et une conduites déconcertantes et fascinantes présentées par ces enfants de l'Autre Monde ? Tel ce petit garçon qui, au quotidien, se déplaçait avec la lourdeur embarrassée d'un jeune phoque, ne sachant que faire de son corps, et qui, à certains moments, cueillait au vol avec une dextérité stupéfiante des « insectes-volants-piquants » qu'il déposait délicatement dans une petite boîte à l'intention de sa mère. Ou cet autre qui, les jours de pluie, échappait irrésistiblement à la surveillance de son éducateur pour se mettre à quatre pattes au milieu de la chaussée et, collant sa joue sur le bitume, cherchait dans le miroir des flaques d'eau des visions mystérieuses. Ou cette fillette encore, qui, la tête légèrement inclinée sur le côté et l'air attentif, approchait près de l'une de ses oreilles ses mains animées de mouvements d'une vélocité indescriptible, comme si elle écoutait la musique de ses doigts, secouant la tête avec dépit quand survenait quelque chose comme une fausse note et interrompant son manège dès qu'elle avait le sentiment d'être épiée. Autant de trésors méconnus, abandonnés à l'oubli, comme ceux qui dorment dans les flancs des galions engloutis.

La simple observation de ces conduites autistiques suffit à replacer ces enfants singuliers dans l'univers du sens partagé par les hommes. Certains symptômes (déroutants et souvent rebutants) de ces patients, qui jusqu'alors provoquaient le désarroi ou l'exaspération de l'entourage, permettent en effet, une fois interprétés, de reconstituer un grand puzzle logique et cohérent. Que ce soit l'application à enduire de salive ou de morve le visage de la mère ou du thérapeute, la rage de destruction soudaine et incontrôlable à la suite d'un mot ou d'un geste échappé à un tiers, la fureur quand ils sont dérangés dans

leurs activités rituelles, le désespoir au moindre accident frappant un de leurs objets, ou l'apathie quand ils sont « débranchés » de l'adulte qui leur sert de base vitale, toutes ces attitudes apparaissent, dans cette nouvelle perspective, semblables aux cartouches des tablettes mycéniennees qui ont délivré leur signification le jour où a été reconnue la grammaire de leur langue archaïque.

### *Le fantôme de la vérité*

La psychanalyse n'est pas une théologie. Elle ne condamne aucune forme de recherche. L'avenir dira si les théories génétiques qui poursuivent aujourd'hui le projet d'établir une étiologie « scientifique » de l'autisme sont promises à un meilleur destin que les thèses organicistes, aujourd'hui oubliées, qui furent en faveur à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans le sillage de Cesare Lombroso<sup>1</sup>. De son côté, la psychanalyse poursuivra sa tâche humble et difficile visant à comprendre la genèse du sujet humain et les rapports de ce sujet au monde. Parce qu'ils présentent, à

---

1. La psychanalyse ne récuse d'ailleurs pas, dans certains cas d'autisme, l'impact de facteurs génétiques prédisposant à cette affection (cf. p. 205). Sur la conviction que la position autistique part d'un défaut ou d'une rupture de la relation primordiale à l'Autre, la psychanalyse récuse simplement la croyance dans le « tout génétique » en se fondant sur le constat « [qu']aucun gène majeur n'a encore été identifié et [que] l'hétérogénéité des résultats obtenus lors des études de liaison suggère une grande variabilité génétique de ce syndrome » (Stéphane Jamain, Catalina Betancur, Bruno Giros, Marion Leboyer et Thomas Bourgeron, « La génétique de l'autisme », *Médecine sciences*, n° 19 [11], 2003, p. 1088). S'il y a structurellement « un » autisme infantile, il y a historiquement « des » cas d'autisme, dont l'étiologie est très variée. Notre livre fera état de cette diversité.

travers leurs différents vécus, une archéologie de la naissance psychique de l'homme advenue au champ du langage, les enfants autistes offrent à cette étude un objet privilégié inédit – ainsi, par exemple, quand ils révèlent ce qui sera le fil rouge de notre livre : l'indicible et énigmatique peur qui les tient au quotidien sous son empire<sup>1</sup>.

---

1. Le présent livre s'inscrit dans la suite directe de notre précédent ouvrage, *L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage. Comprendre l'autisme*, Paris, Aubier, 2008, dans lequel nous avons entrepris de déterminer les fondements langagiers de l'univers psychique des sujets concernés.

## INTRODUCTION

Une « terreur sans nom »

*Les enfants de l'indicible peur*<sup>1</sup>

Vérifiant l'observation de Platon dans *Les Lois*, selon laquelle des sentiments de peur nourrissent les premiers vécus des nouveau-nés en raison de la « faiblesse de [leur] âme<sup>2</sup> », les enfants autistes semblent, dès l'orée de la vie, la proie d'une terreur indicible. Évoquant les cris de son nourrisson, Judy Barron notait : « D'après le médecin, il n'avait pas mal au ventre, d'ailleurs on voyait bien que ce n'étaient pas des cris de souffrance ; c'étaient, me semblait-il, des hurlements d'épouvante. » Les parents de la petite Donna font le même constat désemparé : « Tu criais sans arrêt, mais pas comme un bébé. C'était effrayant. » Devenue adulte, Donna Williams indique elle-même comment ce vécu primordial se perpétue chez elle à travers les terribles crises de panique de sa petite enfance : elle se revoit « courant toujours plus vite d'un côté à l'autre de la pièce,

---

1. Les histoires des enfants évoqués dans cette introduction seront reprises aux différents chapitres.

2. Platon, *Les Lois*, 790e, texte établi et traduit par Édouard des Places, Paris, Les Belles Lettres, 1956-1968.

[portée par s]es petites jambes de quatre ans, [s]on corps se heurtant aux murs comme un moineau à une vitre, [terrorisée par] la mort [qui] était là ».

Les témoignages des soignants confirment que leurs petits patients vivent au quotidien dans un monde grouillant de menaces et de dangers. Dès qu'un avion était en vue et qu'on l'entendait vrombir, John donnait les signes de la plus grande frayeur en enfouissant sa tête au creux de l'épaule de sa thérapeute et en s'agrippant au lobe de son oreille. De façon plus insolite, Timmy manifestait une violente hostilité à l'égard des oiseaux qu'il apercevait dans le jardin, de l'autre côté de la vitre, comme s'il redoutait de les voir envahir son espace. D'autres enfants paraissent exposés à des menaces tout aussi obscures quand on les voit, furieux, montrer le poing à des agresseurs imaginaires, qui n'ont de réalité que pour eux.

Le petit Sylvestre, que nous rencontrerons à plusieurs reprises dans ce livre, présente à lui seul un catalogue de ces peurs aux cent visages, plus énigmatiques les uns que les autres : son image dans le miroir le fait hurler et lui fait dire que c'est un autre qui est là et qui le fixe avec un œil noir ; l'énoncé de son nom le met dans un état de fureur indescriptible et lui fait se boucher les oreilles, crier, tordre la bouche, baver de rage et se jeter à terre en lançant en tous sens bras et jambes ; de façon encore plus déconcertante, il tente de dépouiller son corps comme on arracherait une tunique tissée d'orties, en sanglotant : « Je veux ôter ma peau. Je veux ôter ma peau. » À quoi Donna Williams, déjà évoquée, répond en écho en saisissant la sienne, cette « horreur », en la tiraillant et en la mordant. Ces terreurs qui frappent directement l'autiste s'étendent à l'ensemble de son monde, menacé en permanence lui aussi de destruction.

Sylvestre nous offre une illustration de cette appréhension. Enfant, il était profondément désespéré, nous dit sa mère, chaque fois qu'un objet se brisait. Il se mettait alors à pleurer en se tordant les mains. Il disait qu'on n'aurait pas dû casser l'objet, qu'il aurait fallu y faire très attention, suppliait qu'on le répare pour qu'il redevienne comme avant. Un jour, il avait provoqué l'ouverture de toutes les fenêtres d'une grande place parce que, sa mère ayant perdu la boucle d'une de ses chaussures, il l'obligeait avec force hurlements à remonter avec lui les caniveaux et les trottoirs pour tenter de la retrouver. L'angoisse touchant l'intégrité du monde était chez lui si profonde qu'elle lui interdisait même de porter un coup de dents dans une tranche de pain.

### *Quelques énigmatiques terreurs*

Quelquefois, les peurs des enfants autistes peuvent être identifiées : leur contenu révèle alors des fantasmes archaïques, terribles et inexplicables. Un jeune adolescent, Joey, avait été pris de panique le jour où l'ampoule d'une veilleuse avait grillé dans son dortoir ; il était convaincu que son corps allait tomber en morceaux à la suite de cet incident. Sylvestre appréhendait, de son côté, que ses poumons ne viennent à éclater comme des ballons, pareil en cela à Anthony qui redoutait que « ça éclate à l'intérieur » et qu'il soit impuissant à rassembler et réordonner les morceaux dispersés comme les pièces d'un puzzle. D'autres enfants révèlent que toutes ces peurs en cachent une autre, plus profonde et plus radicale : celle de disparaître purement et simplement dans le néant. C'est cette crainte qu'exprime la fascination mêlée d'effroi manifestée par de nombreux autistes devant la vidange d'un lavabo ou

d'une baignoire, ainsi que leur angoisse au moment d'expulser le bol fécal qui trahit leur peur de se perdre eux-mêmes, Dieu sait où, avec le contenu intestinal.

Cette peur d'abolition de leur être semble en rapport avec le « trou noir » évoqué par plusieurs enfants, dont la grande thérapeute Frances Tustin, à partir du récit de l'un de ses petits patients, avait fait le fantasme emblématique de leur condition. Ce trou revêt diverses figures selon les sujets : c'est l'abîme qui menace de s'ouvrir à chaque instant sous les pas de Donna Williams et qu'elle appelle « le Grand Néant Noir », gouffre béant dans lequel il lui est arrivé plusieurs fois de se perdre dans son enfance ; c'est le ravin obscur hérissé de « méchants rochers piquants » dans lequel le petit Gabriel craignait de se fracasser si l'attention de sa maman, venant à se relâcher, le laissait tomber ; c'est encore l'« extrémité mortelle » qu'une petite fille, Sonia, tentait inlassablement de circonscrire dans le bouclage interminable qu'elle effectuait autour de la lettre J, insigne de son identité juive, qu'elle s'efforçait ainsi de border ; c'est enfin le « noir du ventre maternel » dans lequel Sam, désespéré, semblait s'être à jamais perdu<sup>1</sup>.

### *La conjuration des périls*

Tous ces dangers rendent compte des attitudes de fuite et de retrait de ces enfants, qu'il s'agisse du regard qu'ils évitent instinctivement, de l'embrassement dont ils se dégagent avec violence ou de l'adresse vocale à laquelle ils répondent en se bouchant les oreilles. Pour se prémunir contre le risque d'être écrasés, emportés ou anéantis,

---

1. Nous avons étudié la clinique de ces patients dans *L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage*, op. cit.

ils mettent alors en place des dispositifs préventifs de défense : quand elle était petite, Donna Williams accrochait ses doigts aux mailles du cardigan de sa grand-mère comme si elle voulait se retenir à ce filet pour ne pas se perdre dans l'abîme ; avec une intention analogue, d'autres enfants passent inlassablement leurs doigts dans les crins d'une brosse à cheveux comme pourraient le faire de petits singes suspendus à la toison de leur mère. À côté de ces mesures passives, ces sujets ont également recours à des pratiques conjuratoires aussi obscures que les périls qui les menacent.

Sylvestre imposait ainsi à son entourage de marcher sur certaines lattes de bois d'un parquet et pas sur d'autres, sur certains carreaux de la cuisine et pas sur d'autres, sur les noirs et pas sur les blancs. Ou le contraire. Tous ceux qui évoluaient dans son espace devaient marquer des pauses et des arrêts dans leurs déplacements et respecter d'invisibles frontières qu'il était seul à connaître – leur franchissement déclenchait instantanément ses cris. Ces interdits inexplicables débordent quelquefois l'espace de la réalité matérielle ordinaire pour s'étendre au langage : un jeune adolescent, Élian, avait proscrit pour lui-même et pour les autres l'usage de certains mots qu'il avait remplacés par des synonymes, puis, plus tard, par des néologismes de son cru. La transgression de cette règle avait pour effet immédiat de lui faire aussitôt se boucher les oreilles en hurlant. Sous les divers visages que nous venons d'évoquer, la peur de l'autiste présente un trait caractéristique : elle étreint l'enfant alors qu'aucun danger manifeste n'apparaît à l'entourage.

L'analyse des conduites symptomatiques de ces petits patients montre alors en effet que ces enfants, que l'on décrit comme indifférents au monde, vivent au contraire dans un état perpétuel de vigilance, toujours aux aguets

de ce qui pourrait faire intrusion ou effraction dans leur espace. Circonscrire le sens de leurs terreurs pour reconnaître leur objet et lui donner un nom revient donc à poser la question de la condition de ces enfants assiégés dans leur citadelle.

C'est à cette question que nous allons tenter de répondre, en situant d'abord l'autiste par rapport à l'Autre du langage.

## Comment l'homme est introduit au langage

### *L'homme est un être de langage*

Pour le grand public et la plupart des spécialistes, le terme d'« autisme » suscite l'image d'une catastrophe spirituelle originelle, d'un désastre subjectif, d'un chaos identitaire qui aurait frappé certains enfants au nom de quelque obscure fatalité. Dans cette représentation des choses, le signe le plus clair de ce destin serait l'exclusion de ces infortunés du champ de la parole et du langage, établie sans ambages, avance-t-on, par leur mutisme caractéristique. On est en droit aujourd'hui de remettre cette conception en cause.

L'erreur des tenants de cette thèse tient, au départ, à une confusion entre les notions de parole et de langage, importées de la linguistique. Pour la psychanalyse, le langage et la parole qui l'actualise ne sont pas une simple fonction parmi d'autres du sujet humain, qui serait ou non acquise au cours de son développement, mais proprement l'étoffe même de ce sujet en dehors de laquelle il est impensable. Ce qui signifie qu'il n'y a pas d'humain sans langage.

Le complément de ce principe est que – à la différence de l'instinct animal que chaque individu, dans chaque espèce, reçoit d'emblée à la naissance sous sa forme

achevée – le langage est délivré à l'homme venant au monde comme une capacité à réaliser qui illustre l'adage de Goethe : « Si tu veux posséder ce que tes aïeux t'ont laissé en héritage, il faudra que tu le gagnes<sup>1</sup>. » La psychanalyse a déterminé les conditions de cette appropriation : *pour parvenir à son état définitif, le matériau langagier originel, livré à chaque sujet, suppose deux traductions qui supposent chacune deux mutations correspondantes de la réalité et du moi de l'enfant<sup>2</sup>.*

Cette thèse, que Freud met au fondement de la vie psychique de l'homme, donne l'explication de l'autisme. Et c'est à ce titre que nous allons l'exposer ici – sous une forme simplifiée – afin de rendre intelligibles les différents phénomènes cliniques que nous allons rencontrer<sup>3</sup>.

---

1. Johann Wolfgang Goethe, *Faust*, première partie, cité par Freud, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1985, p. 84.

2. Cette thèse est développée par Freud dans une lettre de 1896 adressée à son ami Fliess (publiée dans *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1986, p. 153-160).

Nous avons rendu compte de façon plus détaillée des modalités des opérations décrites par Freud dans *L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage*, *op. cit.*, p. 46-60. Pour assurer une cohérence avec cet ouvrage, nous n'avons pas modifié nos références en recourant à la nouvelle édition du texte freudien (*Lettres à Wilhelm Fliess* [1887-1904], Paris, PUF, 2007).

3. La théorie freudienne des registres d'inscriptions est étrangère à la conception du développement, conçue comme une suite de stades. Chez Freud, le passage de la sensation à la perception, qui marque la naissance psychologique du sujet, doit être pensé en termes de devenir. Ce principe implique un corrélat souvent mal compris : pour lire ce devenir, il est nécessaire de le suspendre fictivement dans le temps et d'introduire les notions de registres et de traductions (ce que nous avons nous-même exprimé comme « relèves »), autant de concepts qui permettent de « photographier » un moment de l'histoire subjective sans avoir pour autant l'idée que, ce faisant, on arrête ou découpe cette histoire elle-même.

*Le socle sensitif du langage : les « empreintes »*

Le principe de la thèse de Freud est que, au moment de sa venue au jour, le nouveau-né est soumis, à côté des exigences des besoins vitaux, dont la faim fournit le modèle, au feu des excitations perturbantes produites par le monde extérieur. Ces deux types de stimuli mobilisent le système psychique très rudimentaire dont dispose l'enfant à ce stade précoce : le système des sensations. Cet appareillage sommaire est ainsi chargé de consigner les excitations externes et internes, ce qu'il va faire en imprimant des marqueurs primordiaux (les « empreintes »), qui constituent une première mise en forme du matériau originel évoqué plus haut<sup>1</sup>. Par là se trouve produit un registre scriptural primitif, support d'un mode élémentaire de réalité, laquelle se présente, à ce stade (transitoire chez l'enfant normal, mais quelquefois définitif dans l'autisme archaïque), sous les traits d'un chaos dans lequel le sujet est emporté comme une bille de flipper au gré des excitations qui s'abattent et s'inscrivent sur lui dans une confusion absolue. Temple Grandin, autiste « de haut niveau », auteur de deux livres importants, témoigne de cette situation, qu'elle a connue dans son enfance, quand elle fait état de « l'inondation de [s]es sens par un déferlement de sensations que [s]on système nerveux ne [pouvait] tolérer<sup>2</sup> ». Dans ce registre langagier archaïque, tous les sens se télescopent pour imprimer une profusion de signes erratiques, sans lien les uns avec les autres.

---

1. La réalité du stade des « empreintes » est attestée aussi bien par les griffures des dessins d'enfants autistes analysés que par les tracés paléolithiques (nous avons étudié ces productions dans *L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage*, *op. cit.*, p. 85-87).

2. Temple Grandin, *Ma vie d'autiste*, Paris, Odile Jacob, 1994, p. 70 et 128 (voir aussi, du même auteur, *Penser en images*, *ibid.*, 1997).